

Il s'étonne encore, parfois, de ce qui lui arrive. Du succès foudroyant de ce premier livre, publié cet automne, qui lui vaut emballement médiatique et cascade de consécration. A peine *Petit Pays* vient-il d'être couronné du prix Fnac, vite suivi du prix Cultura, que Gaël Faye, auteur de 34 ans, apprenait qu'il figure sur la première liste du prix Goncourt comme du prix Médicis. Trois jours après notre rendez-vous, il se retrouvera également sur celle du Femina. Belle prouesse pour ce jeune homme au visage d'enfant, qui vit si loin des salons parisiens, au Rwanda. Sur la carte du monde, ce n'est qu'un petit cercle à peine plus grand que la Bretagne, dans le flanc du continent africain. Un pays au destin intense, en partie évoqué dans le roman sans en être le sujet principal, où il a fini par s'installer il y a un an, après tant d'années en banlieue parisienne. D'abord parce que sa femme y avait trouvé un nouveau job. A l'époque, il venait de rendre son manuscrit. Et c'est de loin, depuis ce pays « *où l'idée d'écrire un livre vous fait passer pour un excentrique* », qu'il a découvert le succès si rapide de *Petit pays*. Le livre n'était pas encore paru en France qu'il avait déjà été vendu à une vingtaine de maisons d'édition étrangères qui se sont parfois livrées une féroce concurrence. Comme en Allemagne, où dix éditeurs étaient en lice pour obtenir les droits du livre, en partie autobiographique. Depuis la parution en France, Gaël Faye enchaîne les interviews et les signatures, avec un agenda de rockstar auquel ce jeune homme discret n'était pas forcément préparé. Ce samedi soir, le voilà même invité chez Ruquier. Et on a du mal à l'imaginer jonglant avec la dérision et les provocations qui font la renommée de l'émission, lui qui a voulu raconter une histoire a priori empreinte de gravité : celle, exprimée à travers le regard d'un enfant, du basculement tragique, du paradis vers l'enfer, de son « petit pays » natal, le Burundi. Derrière lequel se profile très vite, le destin terrible d'un autre « petit pays » : le Rwanda voisin, dont la page la plus sombre, celle du génocide de 1994, fait également partie de la trame de ce premier roman.

De la musique à la littérature

En principe, pas vraiment de quoi se marrer sur le canapé du salon face au petit écran. En arrivant au café où l'on s'est donné rendez-vous ce jour-là au centre de Paris, il montre ébahi un exemplaire d'un magazine people qui lui consacre une page entière, suite au choix d'Isabelle Adjani qui a beaucoup aimé le livre. Elle aussi. Qu'est-ce qui fait que « la sauce prend » ? Qu'au milieu de la rentrée littéraire, un *Petit pays* se distingue soudain dans l'avalanche de parutions et suscite un enthousiasme unanime ?

Il est vrai que dans la vie de Gaël Faye, il y a déjà eu beaucoup de rebondissements inattendus. Des bons et des moins bons. A commencer bien sûr par la fin d'une enfance enchantée au cœur de l'Afrique, celle qui inspire la fiction. Suivie d'un exil forcé en banlieue parisienne pour ce petit métis, fils d'un père français et d'une mère rwandaise, elle-même exilée au Burundi. Fruit d'une identité indéfinie (trop blanc en Afrique, trop noir en France), il cherchera longtemps son destin. Il y a six ans, on s'était déjà retrouvés dans ce même café. A l'époque, il poussait le landau de sa fille aînée et s'efforçait de percer sur la scène du rap. Sans regretter son choix : avoir quitté une vie confortable de *trader* à Londres, pour se consacrer à sa passion, la musique. La vie n'était pas forcément facile, mais Gaël appréhendait alors les difficultés de la vie d'artiste avec la même sérénité qu'il affiche aujourd'hui face à ce succès littéraire inespéré. Sur la scène rap, il finira par connaître une certaine reconnaissance. Notamment grâce à *Petit Pays*, titre d'une chanson qui suscitera un réel engouement et qui préfigure évidemment déjà certains thèmes de son livre.

La musique reste sa passion. Ses chansons ont raconté les étapes et les émotions de sa vie, plus concrètement que son premier roman. Il a chanté, avec une sensibilité touchante, ses fantômes, ses interrogations comme son amour pour sa femme, et son émerveillement à la naissance de son premier enfant. Son roman est bien plus pudique sur sa vie privée. Il lui ouvre pourtant le sésame de la célébrité, comme jamais la musique n'a pu le faire. Désormais, lorsqu'il se produit en concert, « *les librairies de la ville concernée m'appellent souvent pour me proposer d'animer dans la foulée une signature* », s'amuse-t-il.

En réalité, de la musique à la littérature, le lien est encore plus direct. Dans les vrais contes de fées, le hasard est l'autre nom du destin. Donc, il était une fois une éditrice indépendante dont le fils écoutait du rap à la maison. Un jour, la voilà intriguée par ce jeune chanteur à la peau café au lait qui plaît tant à son fils, et dont les thèmes d'inspiration sortent des poncifs habituels sur la vie de banlieue. Il y a aussi cette façon d'agencer les mots, de donner du sens aux paroles, qui suggérait, peut-être, un vrai talent d'écriture. « *Catherine Nabokov m'a écrit une lettre en 2013, puis on s'est vus deux ou trois fois, de façon informelle. Elle m'a poussé à écrire. Mais moi à l'époque, j'étais très pris par les tournées. Je venais de sortir mon premier album en solo, j'avais aussi un groupe, Milk, Coffee & Sugar. Et, surtout, je n'avais pas d'idée très précise sur ce que je pouvais lui proposer : un recueil de nouvelles ? De la poésie ? J'ai longtemps hésité, je tâtonnais* », raconte Gaël. Un an plus tard, il profite des vacances d'été pour écrire enfin quelques pages : ce sera le prologue du roman. C'est sur cette seule base, mais après de nombreuses discussions, qu'un contrat est signé avec Grasset fin 2014. « *J'avais en principe trois mois pour écrire un roman, et cette deadline m'a donné un bon coup de pied aux fesses* », se remémore Gaël, qui ne cache pas avoir beaucoup souffert : « *Au début je m'arrêtais sur chaque phrase, je pouvais passer une journée à écrire dix lignes. C'était déprimant, poussif. Jusqu'au jour, où je me suis décidé à dérouler tout en vrac sans me poser de questions et peu à peu les personnages et l'histoire ont pris corps.* »

Comme Gaby, le narrateur du roman, Gaël a vécu la séparation de ses parents peu avant que les passions ne se déchaînent dans son pays natal. Comme celle de Gaby, la mère de Gaël est une Rwandaise, membre de la minorité tutsie, contrainte de fuir son pays natal, lors des premiers pogroms contre les Tutsis à l'aube des années 60. Les ressemblances formelles s'arrêtent globalement là. Le reste est un kaléidoscope où l'imagination et les souvenirs

s'entremêlent pour brouiller les pistes. Au fond, la seule « **vérité** », c'est ce petit pays tant aimé, où la haine va peu à peu gangrener les cœurs, obligeant chacun à prendre position.

Une impasse de Bujumbura

Tout s'est déroulé très vite, en quelques mois, il y a une vingtaine d'années. A la façon d'un jeu de dominos fatal. Le premier président démocratiquement élu du Burundi est sauvagement assassiné, le pays s'embrase. Quelques mois plus tard, c'est au tour du dirigeant du Rwanda voisin d'être victime d'un attentat. Les extrémistes proches du défunt y trouvent le prétexte pour déclencher une solution finale contre la minorité tutsie. Le Rwanda sombre dans l'apocalypse. Une déflagration qui se répercute au Burundi voisin, qui plonge encore plus vers l'abîme.

C'est cette mécanique implacable du « **eux contre nous** » que raconte le roman, lequel réserve une surprise, lourde de sens, assénée à la dernière phrase. Si surprenante et tellement déchirante. Quand on a soi-même vécu une période aussi bouleversante, peut-on échapper à l'impérieuse nécessité de la raconter ? La vie de Gaël Faye est évidemment à jamais marquée par cette enfance brisée au Burundi, par le deuil et le traumatisme du génocide au Rwanda voisin, qui a emporté tant de proches. Ceux de sa propre famille et de celle de sa femme, dont les parents traquent depuis quinze ans sans relâche les responsables du génocide, qui ont tenté de se faire oublier et de recommencer une nouvelle vie en France.

A table, lors des retrouvailles familiales, pourtant souvent joyeuses en apparence, il y a toujours des fantômes qui s'invitent de manière subliminale. C'est le destin des familles de rescapés. Et celles de Gaël et de sa femme n'y échappent pas. Même les prénoms qu'on choisit pour les enfants porteront la marque de cette mémoire qui ne vous lâche jamais. Certaines scènes du livre s'inspirent d'ailleurs, au détail près, d'événements qu'ont vécus ses beaux-parents, avant ou pendant le génocide. Mais le jeune auteur a réussi à résister à la tentation d'un livre dénonciateur, comme à toute fascination pour la mort. « **Je ne voulais pas faire uniquement un récit des violences qui ont embrasé cette région**, explique Gaël. **Les moments heureux méritaient eux aussi d'être évoqués. J'ai voulu y mettre la même douceur que celle que j'essaie d'insuffler dans mes chansons, sans minimiser bien sûr l'impact de la tragédie.** »

On retrouve dans ce premier roman bien plus que les thèmes d'inspiration qui habitent le musicien : un tempo, un style qui s'imposent parfois dans des formules lapidaires (« **L'Afrique a la forme d'un revolver** », « **La guerre, sans qu'on lui demande, se charge de nous trouver un ennemi** »). Elles alternent toutefois avec des moments, magnifiques, où le temps semble suspendu. Juste avant le drame : « **Les vieilles ne disaient rien. Maman fermait les yeux, elle se massait les tempes. La radio des voisins diffusait des chants liturgiques. On entendait nos fourchettes tinter dans les assiettes** ». Des instants où la vie semble en apesanteur, avant de basculer brutalement.

Est-ce propre à l'Afrique ? Quand on écrit son premier livre à Paris, pendant l'hiver 2015, d'autres événements se télescopent fatalement. « **J'ai situé l'univers du narrateur dans une impasse de Bujumbura** [la capitale du Burundi, ndlr] », rappelle-t-il. « **Mais ce n'est pas un souvenir personnel. L'idée s'est imposée le 7 janvier 2015, le jour de l'attaque contre Charlie Hebdo. Ce jour-là, j'avais rendez-vous avec le cofondateur de mon groupe, qui m'a annoncé qu'il voulait mettre un terme à notre collaboration. C'était la fin de notre aventure, de nos projets communs. Et pendant cette discussion très pénible, on voyait aussi défiler les tweets de plus en plus alarmistes sur l'attaque. On était concentrés sur nos préoccupations, alors que tout notre univers était soudain en train d'exploser. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée de cette impasse où habiteraient mon héros et sa bande de copains. Un monde clos, préservé, au départ, d'une violence qui fait soudain irruption et bouleverse tout. La France à ce moment-là se croyait à l'abri du danger avant d'être projetée dans la terreur. Comme le sera le petit monde dans lequel évolue mon narrateur.** »

Des victimes qui nous ressemblent

A quel monde appartient-on ? A celui de nos origines ou bien à celui que le destin nous impose ? Et sont-ils vraiment si différents ? Bujumbura-Paris, en aller simple : catapulté en France après son évacuation d'urgence, le jeune Gaël sera souvent agacé d'être toujours réduit aux mêmes images exotiques : « **Quand je suis arrivé en France, on m'interrogeait sans cesse sur les baobabs et les girafes, alors que moi j'avais grandi dans une culture dominée par Nike et Michael Jordan.** » Dans le premier chapitre du roman, le narrateur mélancolique et tourmenté par son passé se retrouve dans un bar où défilent les images des réfugiés qui arrivent en masse aux frontières de l'Europe. Encore un autre drame qui a marqué l'année 2015. « **On ne dira rien du pays en eu** », constate Gaby en observant ces groupes de réfugiés désespérés. A sa façon, **Petit pays** tente de réparer cette injustice, celle de l'ignorance ou de l'indifférence face au passé des « **autres** ». Mais le livre révèle aussi combien les victimes de ces tragédies lointaines, au fond, nous ressemblent.

Et c'est peut-être dans cette facilité d'identification avec le narrateur et ses amis, que réside la clé de l'engouement pour ce premier roman d'un jeune auteur inconnu. Gaby n'est pas un petit Africain, c'est un enfant du monde emporté par la fureur du destin. Notre hantise commune. Une fois la saison des prix et promotions achevée, Gaël Faye repartira pour Kigali au Rwanda. Retrouver sa femme et ses deux enfants. Il y est heureux, apprécie le retour à la paix dans ce pays qui s'est reconstruit de manière impressionnante. Seule ombre au tableau : depuis le printemps 2015, le Burundi voisin sombre à nouveau dans la violence. L'enfer côtoie toujours le paradis. C'est ce que nous réserve, trop souvent, notre époque tourmentée. Là-bas comme ici.